



HAL
open science

Ernest Flaggs et l'expérience Beaux-Arts : une filiation en question. L'exemple de la maison individuelle

Lucie Prohin

► To cite this version:

Lucie Prohin. Ernest Flaggs et l'expérience Beaux-Arts : une filiation en question. L'exemple de la maison individuelle. Marantz, Éléonore. L'atelier de la recherche. Annales d'histoire de l'architecture #2019#, HiCSA Éditions, pp.43-57, 2022, 978-2-491040-09-3. hal-03799775

HAL Id: hal-03799775

<https://hal.science/hal-03799775v1>

Submitted on 7 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE
CENTRE DE RECHERCHE HiCSA
(Histoire culturelle et sociale de l'art - EA 4100)

HiCSA Éditions en ligne

L'ATELIER DE LA RECHERCHE
ANNALES D'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE
2019

Sous la direction d'Éléonore Marantz
Assistante éditoriale : Marie Beauvalet

Travaux des jeunes chercheurs en histoire de l'architecture
(année universitaire 2018-2019), Paris, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,
UFR 03 (Histoire de l'art et d'archéologie)

ERNEST FLAGG ET L'EXPÉRIENCE
BEAUX-ARTS : UNE FILIATION EN QUESTION.
L'EXEMPLE DE LA MAISON INDIVIDUELLE

LUCIE PROHIN

Pour citer cet article

Lucie Prohin, « Ernest Flagg et l'expérience beaux-arts : une filiation en question. l'exemple de la maison individuelle », dans Éléonore Marantz (dir.), *L'atelier de la recherche. Annales d'histoire de l'architecture #2019#*, travaux des jeunes chercheurs en histoire de l'architecture (année universitaire 2018-2019), Paris, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UFR 03 (Histoire de l'art et d'archéologie), site de l'HiCSA, mis en ligne en février 2022, p. 43-57.

ERNEST FLAGG ET L'EXPÉRIENCE BEAUX-ARTS : UNE FILIATION EN QUESTION. L'EXEMPLE DE LA MAISON INDIVIDUELLE

LUCIE PROHIN

En 1922, Ernest Flagg (1857-1947) publie son ouvrage *Small Houses : Their Economic Design and Construction*¹, qui poursuit la réflexion de l'architecte américain sur l'utilisation du module en architecture en l'appliquant plus directement aux petites maisons. Comme dans nombre de ses écrits antérieurs, il y réaffirme encore son admiration pour l'art du *planning*, l'art de la composition, auquel sont formés les architectes français : « *As in everything else, the French are extremely economical in planning, and vast sums are saved to the nation by the careful and scientific training which all French architects receive* »². En prônant les qualités de la pédagogie architecturale à la française, Ernest Flagg vante l'enseignement qu'il a lui-même reçu. Né à Brooklyn en 1857, il se forme en effet comme élève à l'École des beaux-arts de Paris à partir de 1888. Dès son retour à New York à la fin de l'année 1890, il se voit confier des projets d'envergure dans la ville – tels que le St. Luke's Hospital et la Singer Tower – et se consacre parallèlement à de nombreuses réalisations dans le domaine du logement. Si ses travaux sur les *tenements* (immeubles populaires) new-yorkais témoignent de son intérêt pour l'habitat populaire collectif, il commence également dans les années 1890 à réaliser des demeures destinées à des familles aisées. Mais c'est à partir des années 1910 qu'il investit pleinement le terrain de la maison individuelle.

Ses multiples réalisations dans ce domaine se succèdent jusqu'au milieu des années 1920 et présentent un caractère très diversifié, puisqu'elles vont des résidences de l'*upper class* (haute société) de Manhattan à des habitations destinées à la *working class* (classe laborieuse). En cela, elles permettent d'illustrer la place importante que prend l'idéal de la maison individuelle aux États-Unis, qui réunit, bien que séparément, toutes les classes sociales. Par ailleurs, ces réalisations s'accompagnent de nombreux écrits sur la construction modulaire, dans lesquels Ernest Flagg se réfère maintes fois à des éléments de la théorie architecturale française. Ainsi, la maison individuelle constitue un champ

1 Ernest Flagg, *Small Houses : Their Economic Design and Construction*, New York, Charles Scribner's Sons, 1922.

2 *Ibid.*, p. 22. « Comme en toutes autres choses, les Français sont très économes dans leurs plans, et la formation minutieuse et scientifique que reçoivent les architectes français évite à la nation d'importantes dépenses. » [Traduction personnelle de l'auteurice]

d'étude de choix pour mieux saisir les relations complexes entre sa production, tant écrite que bâtie, et sa formation à l'École des beaux-arts. Cet article se propose donc de dresser un panorama contextualisé des réalisations d'Ernest Flagg dans ce domaine, d'étudier la place de son expérience Beaux-Arts dans sa production écrite, et enfin d'interroger les liens entre ces maisons et le bâti français de la même époque – qu'il convient de dissocier, du moins en partie, du « système Beaux-Arts ».

La maison individuelle, idéal réunissant séparément les classes de la société américaine

La maison individuelle a joué un rôle capital dans le développement de New York, et ce dès ses débuts au XVIII^e siècle. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, cette forme d'habitat constitue le standard auquel aspirent les classes moyennes et supérieures, matérialisée sous forme de *row houses*³, *town houses*⁴ ou même de *free-standing mansions*. À cette époque, la vie en immeubles de logement collectif est en effet perçue comme caractéristique de l'appartenance aux classes populaires⁵ – en particulier à New York où les populations les moins aisées, comptant de nombreux immigrants débarqués d'Ellis Island, se massaient dans les *tenements* du Lower East Side, de Little Italy ou de Chinatown. Cette mauvaise réputation connaît pourtant une progressive amélioration dans les années 1860, grâce au premier élève américain de l'École des beaux-arts, Richard Morris Hunt, à qui l'on doit l'introduction des *French apartment houses* à New York en 1869, avec l'opération des Stuyvesant Apartments⁶. Si l'on ajoute à ce changement d'image la forte hausse des prix des terrains, il est aisé de comprendre pourquoi au tournant du XX^e siècle, les maisons situées au cœur de Manhattan ne sont plus accessibles qu'à la frange la plus aisée de la population new-yorkaise.

Les classes moyennes urbaines souhaitant accéder à la propriété individuelle doivent ainsi se tourner vers des zones géographiques plus éloignées du centre des agglomérations, notamment dans le cas de New York. Alors qu'initialement ce sont les classes les plus aisées qui avaient pris pour habitude de se faire construire des résidences secondaires en dehors des villes – Robert Fishman parle

3 Maisons mitoyennes souvent construites d'un bloc par des promoteurs immobiliers et ne permettant que peu de personnalisation par les futurs occupants.

4 Maisons construites de façon individuelle, offrant bien plus de choix dans le style architectural et le plan.

5 Max Page, *The Creative Destruction of Manhattan (1900-1940)*, Chicago, University of Chicago Press, 2001, p. 137.

6 Charles H. Israels, « New York Apartment Houses », *The Architectural Record*, Vol. XI, N° 1, juillet 1901, p. 477.

ainsi d'« utopies bourgeoises »⁷ – les maisons dites « suburbaines » acquièrent progressivement le statut de résidences principales pour la *middle class* (classe moyenne), dans un mouvement qui ressemble à celui décrit par Claire Ollagnier dans ses travaux sur la France⁸.

Quant aux classes les plus populaires, l'action du gouvernement américain en faveur de l'accèsion au logement individuel commence plus tardivement qu'en France. Il faut en effet attendre l'entrée en guerre en 1917 pour que la puissance publique intervienne directement pour édifier des logements destinés à la *working class* – et non plus aux seuls employés du gouvernement⁹. La raison de cette intervention est bien sûr économique : la construction de ces habitations est en effet considérée comme nécessaire à l'effort de guerre. Mais si le choix du gouvernement se porte sur la maison individuelle et non sur le logement collectif – alternative pourtant concevable – c'est que l'accèsion à la petite propriété est vue, ainsi que l'exprime Eric J. Karolak¹⁰, comme la clef de voûte d'un ordre à même de renforcer la cohésion sociale. L'action publique en faveur de la construction de petites maisons s'inscrit donc dans un idéal américain devenu un véritable projet de société, pensé pour l'ensemble du tissu social, qui semble même dépasser l'idéal français d'accèsion à la propriété individuelle. Dans le domaine des petites maisons, la presse architecturale française s'intéresse d'ailleurs dès le début du xx^e siècle à la situation américaine, perçue comme une terre d'innovation – comme en témoignent notamment les études d'André Tardieu reprises dans *L'Architecture*¹¹.

Demeures de Manhattan, maisons de Staten Island et « Sun Village » : les réalisations variées d'Ernest Flagg

La production d'Ernest Flagg dans ce domaine renvoie de façon marquante à ce contexte général, en ce qu'elle illustre les multiples facettes de cet idéal

7 Robert Fishman, *Bourgeois Utopias : The Rise and Fall of Utopias*, New York, Basic Books, 2008.

8 Claire Ollagnier, *Petites maisons suburbaines au xviii^e siècle : du pavillon d'agrément au pavillon d'habitation (1750-1810)*, thèse d'histoire de l'art sous la direction de Daniel Rabreau, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2012, Lille : ANRT, 2014.

9 Richard Plunz, *A History of Housing in New York City*, New York, Columbia University Press, 1990, p. 125.

10 Eric J. Karolak, « No Idea of Doing Anything Wonderful. The Labor-Crisis Origins of National Housing Policy and the Reconstruction of the Working-Class Community, 1917-1919 », in : *From Tenements to the Taylor Homes. In Search of an Urban Housing Policy in Twentieth-Century America*, John F. Bauman, Roger Biles, Kristin M. Szylvian (dir.), University Park (Pennsylvanie), The Pennsylvania University Press, 2000, p. 69.

11 André Tardieu, « Revue de la presse. Du Temps : "La vie aux États-Unis : maisons américaines" », *L'Architecture*, 1908, N° 38, p. 319. André Tardieu, « Revue de la presse. Du Temps : "La vie aux États-Unis : maisons américaines" (suite) », *L'Architecture*, 1908, N° 39, p. 326-327.

partagé. À Manhattan, Flagg ne s'investit ainsi jamais dans le secteur immobilier des *row houses*, car celui-ci se révèle, au tournant du xx^e siècle, moins lucratif que celui des immeubles collectifs – dans lequel il s'engage en autodidacte dès les années 1880, avant de partir pour l'Europe. À son retour, les quelques maisons qu'il réalise dans ce *borough* central sont exclusivement destinées à des familles de l'*upper class* et situées dans des quartiers particulièrement aisés. Parmi celles-ci l'on peut notamment citer la demeure d'Oliver et Mary Jennings (**fig. 1**) et les deux résidences d'Arthur Scribner – héritier d'une famille à laquelle Flagg est particulièrement lié. Il produit également à cette période plusieurs grandes demeures en dehors de la ville de New York¹² pour Frederick G. Bourne, un industriel fortuné.

Il est révélateur que les demeures de facture moins luxueuses réalisées par Ernest Flagg se situent majoritairement dans le *borough* de Staten Island, le plus excentré du « Greater New York ». Ses expérimentations commencent par des opérations personnelles, construites sur ses propres terres – baptisées « Flegg Ridge Estate » en référence à ses ancêtres britanniques¹³. Car si son activité d'architecte occupe la majorité de son temps jusque dans les années 1910, Flagg s'engage également dès son retour de Paris dans l'acquisition de terrains situés dans la zone de Todt Hill – jusqu'à devenir l'un des plus importants propriétaires terriens de Staten Island. Bien que toutes les maisons qu'il y réalise soient des propriétés de *middle class*, il est nécessaire d'établir entre celles-ci une distinction plus fine. Certaines sont en effet destinées à l'*upper middle class*, notamment les habitations que Flagg construit pour son usage personnel, telle que la première demeure bâtie sur son terrain entre 1898 et 1899, nommée « Stone Court » (**fig. 2**). Par la suite, l'architecte-promoteur fait construire des dizaines de *small houses* destinées à une large tranche de la classe moyenne et, à partir de l'hiver 1916, des maisons plus clairement identifiées par des noms propres – tels que « Bowcot » (**fig. 3**) et « Wallcot ». Flagg loue ces propriétés mais il réalise également quelques demeures individuelles destinées dès leur construction à des personnes de la *middle class* – telles que Paul Revere Smith et John W. Morris – suffisamment aisées pour se faire construire des résidences personnelles.

Enfin, si son action dans le domaine du logement populaire concerne très majoritairement le logement collectif – les *tenements* – il prend également part à une opération de l'*Emergency Fleet Corporation's Housing Program* sur-nommée « Sun Village », visant à construire un ensemble de maisons à Chester

12 Situées à Oakdale et à Dark Island (Chippewa Bay).

13 Ernest Flagg, *Genealogical Notes on the Founding of New England. My Ancestors Part in that Undertaking*, Hartford, Connecticut, 1926.



FIG. 51. RESIDENCE OF O. G. JENNINGS, ESQ., NO. 7 EAST 72D STREET,
NEW YORK CITY.

Ernest Flagg and W. B. Chambers, Architects.

The facade is 28 feet wide, built of Indiana limestone. The roof is of copper and slate. The alternate stone courses on the lower story are vermiculated. The entrance doors are a beautiful example of wood carving.

Fig. 1. Demeure d'Oliver et Mary Jennings, 7 East 72nd Street, New York City (New York). Photographie, c. 1902. Construction : 1898-1899. Architectes : Ernest Flagg et Walton B. Chambers. Source : H. W. Desmond, « The Works of Ernest Flagg », *The Architectural Record*, Vol. XI, N° 4, août 1902, p. 54.



Fig. 2. Vue aérienne de Stone Court et du Flegg Ridge Estate, Staten Island (New York). Photographie, c. 1950. Construction : 1898-1899 ; 1907-1909. Architecte : Ernest Flagg. Source : NYC Landmarks Preservation Commission, June 28, 1983, Designation List 166, LP-1400 [en ligne : s-media.nyc.gov/agencies/lpc/lp/1400.pdf] © Pious Society of St. Charles.

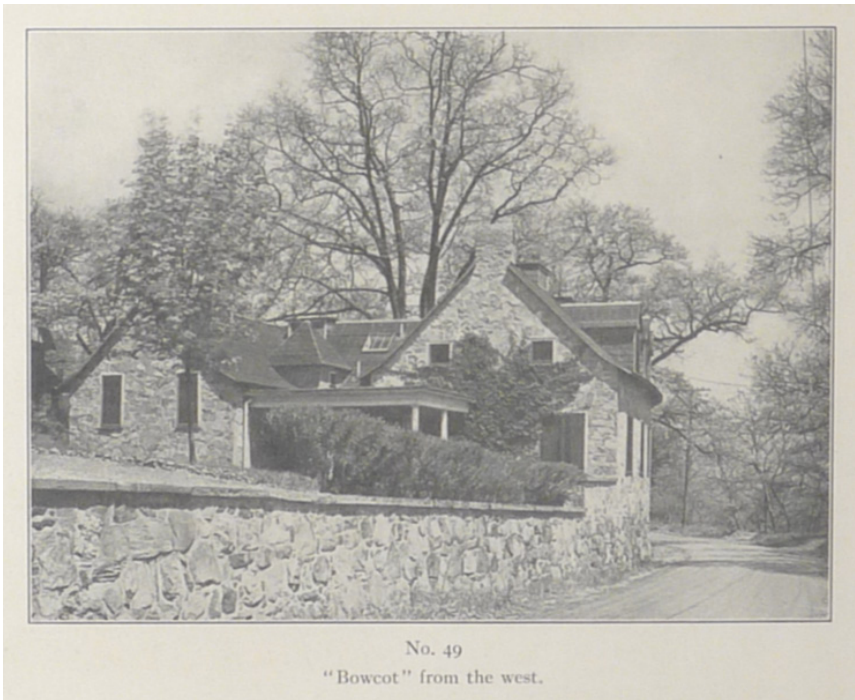
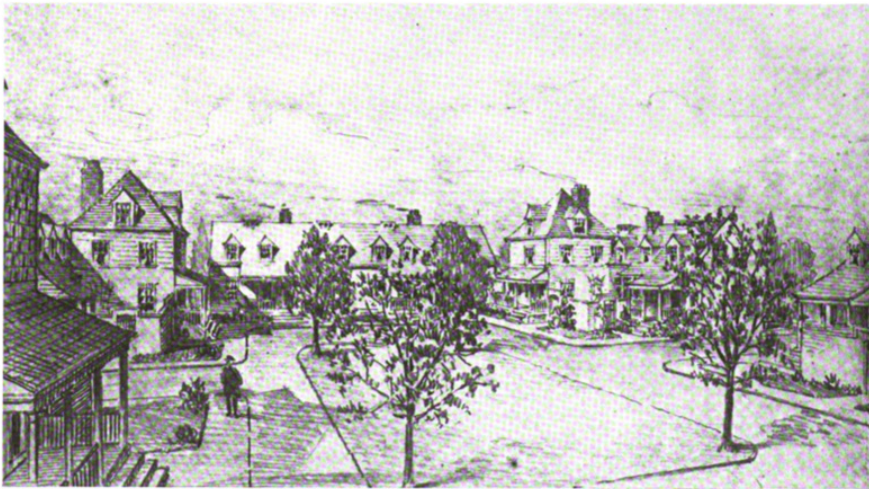


Fig. 3. Maison baptisée « Bowcot », Staten Island (New York). Photographie, non datée. Construction : 1916-1918. Architecte : Ernest Flagg. Source : Ernest Flagg, *Small Houses : Their Economic Design and Construction*, New York, Charles Scribner's Sons, 1922, p. 146.

(Pennsylvanie) pour des ouvriers travaillant dans l'industrie navale de guerre¹⁴. Ce programme présente deux caractéristiques intéressantes. D'une part, s'il est bien constitué de maisons, il est à noter que certaines d'entre elles sont conçues pour abriter jusqu'à quatre familles (**fig. 4**). Ainsi, malgré la présence de plusieurs foyers au sein d'une même habitation, le modèle de la maison individuelle reste mis en avant par le gouvernement américain : le « Sun Village » constitue en ce sens un exemple frappant de l'importance de l'idéal du petit domaine pour les classes populaires. D'autre part, il s'agit là de la seule opération de logement financée par le gouvernement que réalise Ernest Flagg. Compte tenu des opinions particulièrement libérales de ce dernier – farouchement opposé à l'interventionnisme gouvernemental – sa décision peut apparaître comme surprenante. Selon Mardges Bacon, monographe de l'architecte, ce choix était motivé tant par le sentiment patriotique que par l'intérêt personnel de Flagg¹⁵. Il envisageait en effet ce projet comme un laboratoire lui permettant d'expérimenter ses nouvelles techniques et théories dans le domaine des petites maisons, qu'il considérait comme un terrain de recherche primordial.



HOUSING PROJECT FOR NORTH CHESTER REALTY CO., CHESTER, PA.

Ernest Flagg, Architect.

Fig. 4. Représentation du projet « Sun Village » de l'*Emergency Fleet Corporation's Housing Program*, Chester (Pennsylvanie). Dessin, c. 1918. Source : Ernest Flagg, « Housing of the Workingmen », *Architecture*, Vol. XXXVIII (octobre 1918), p. 269-270.

- 14** *Housing the shipbuilders. Constructed during the war under the direction of United States Shipping Board Emergency Fleet Corporation. Passenger Transportation and Housing Division*, Philadelphie, PA, 1920.
- 15** Mardges Bacon, *Ernest Flagg. Beaux-Arts Architect and Urban Reformer*, Cambridge (Massachusetts), MIT Press, 1986, p. 288.

Une vaste production écrite, croisant théories personnelles et « expérience Beaux-Arts »

Le travail d'Ernest Flagg dans le domaine des maisons ne se limite pas au bâti et comprend également une grande part d'écrits sur le sujet. L'architecte est effectivement un auteur prolifique, dont la production écrite peut être divisée en deux périodes distinctes. De son retour aux États-Unis dans les années 1890 jusqu'au milieu des années 1910, Flagg publie un grand nombre d'articles traitant de quatre sujets principaux : les écoles et styles nationaux, le *planning* de certains types d'édifices – notamment des *tenements*¹⁶ – la construction matérielle des bâtiments et enfin les questions urbaines. Dès l'aube des années 1920 et jusqu'aux années 1930, la majorité de ses écrits aborde trois nouvelles questions, qui sont cette fois liées les unes aux autres : la construction modulaire, les petites maisons et l'architecture grecque. Il est à noter que la réflexion de Flagg sur ces thématiques préexiste à la rédaction de ces articles, et date en réalité de sa période étudiante à l'École des beaux-arts – ainsi qu'il explique dans son ouvrage *Small Houses*¹⁷. De toute évidence Flagg avait donc en tête tous les principes ultérieurement consignés dans ses écrits au moment de la réalisation des maisons susmentionnées.

Les premiers écrits qu'il publie sur l'utilisation du module en architecture sont deux articles paraissant dans le périodique *Architecture* en 1920¹⁸ et 1921¹⁹. Flagg y expose en ces termes le principe fondamental de sa thèse : « *The use of a fixed measure in design is at once the simplest, easiest, and most natural way of obtaining proportionality and commensurability. Such a system is in direct harmony with what we know of Greek art, which was direct and simple in all its ways* »²⁰. Il explique également avoir déjà utilisé cette méthode dans nombre de ses réalisations majeures, en modifiant chaque fois le module, qu'il veut flexible en fonction des bâtiments. Ces principes sont repris dans *Small Houses*

16 Au premier rang desquels l'article « The New York Tenement House Evil and Its Cure » publié dans le *Scribner's Magazine* au mois de juillet 1894, fondateur de la pensée de Flagg sur les *tenements* : Ernest Flagg, « The New York Tenement House Evil and Its Cure », *Scribner's Magazine*, Vol. XVI, juillet 1894, p. 108-117.

17 Ernest Flagg, *Small Houses*, p. 6.

18 Ernest Flagg, « The Module System in Architectural Design », *Architecture*, Vol. XLII, juillet 1920, p. 206-209.

19 Ernest Flagg, « Architectural Design by the Use of a Module », *Architecture*, Vol. XLIV, octobre 1921, p. 315-318.

20 Ernest Flagg, « The Module System in Architectural Design », *Architecture*, Vol. XLII, juillet 1920, p. 206. « L'utilisation d'une mesure fixe dans la conception est tout à la fois le plus simple, le plus aisé et le plus naturel des moyens d'obtenir la proportionnalité et la commensurabilité. Un tel système est en pleine harmonie avec ce que l'on connaît de l'art grec, qui était simple et direct dans tous ses aspects. » [Traduction personnelle de l'auteurice]

l'année suivante, où il poursuit cette réflexion en l'appliquant plus directement aux petites maisons – sa pratique d'architecte dans ce domaine étant pensée comme un moyen d'expérimenter ses théories. En retour, ces dernières servent son activité d'architecte-promoteur : *Small Houses* comporte ainsi de nombreuses illustrations des dites propriétés ce qui prouve, selon Mardges Bacon, que Flagg l'avait pensé comme un prospectus vantant – et vendant – le Flegg Ridge Estate.

À partir du milieu des années 1920, Flagg commence à publier des articles traitant uniquement de l'architecture grecque dans des périodiques tant nationaux²¹ qu'internationaux²². En 1928 paraît enfin son ouvrage *The Parthenon Naos*, qui récapitule toutes ses études menées sur le Parthénon – en s'intéressant particulièrement au naos du temple et à ses proportions –, et ambitionne de permettre un « rétablissement de l'art » (*recovery of art*). Flagg n'était certes pas le premier Américain s'intéressant au principe du module : Jay Hambidge et Claude Bargdon s'étaient eux aussi penchés sur cette question²³. Pourtant, il ne mentionne à aucun moment ces autres études et semble avant tout souhaiter s'intégrer dans une réflexion française.

Trente ans après son expérience parisienne, quels liens avec le « système Beaux-Arts » ?

L'élément le plus significatif de la volonté de Flagg de se rattacher aux sphères architecturales françaises est l'existence de feuillets intitulés « Le Naos du Parthénon. Le Recouvrement de l'Art » – constituant une pré-édition de *The Parthenon Naos* en version bilingue – ayant été envoyés le 1^{er} janvier 1928 à Charles Marie Widor, Secrétaire Perpétuel de l'Institut de France (fig. 5). Mais si les efforts de Flagg pour faire connaître ses théories en France apparaissent clairement, son rattachement à la théorie architecturale française dans ses études sur le module doit être nuancé. Certes, dans ses travaux, il se réfère à maintes reprises à la France, mentionnant tant l'architecture française que les principes des Beaux-Arts, et continue à mentionner un certain « esprit français » – dont il déplore la mauvaise compréhension de la part d'un grand nombre des « Américains à Paris »²⁴, dans la lignée de ses articles des années 1890. De plus,

21 Ernest Flagg, « New Light on Greek Art », *Journal of the American Institute of Architects*, Vol. XIII, janvier 1925, p. 1-4.

22 Ernest Flagg, « New Light on Greek Art; Vitruvius and His Module », *Journal of the Royal Institute of British Architects*, Vol. XXXII, 6 décembre 1924, p. 55-67.

23 Mardges Bacon, Ernest Flagg, p. 270.

24 Expression utilisée dès 1985 par Isabelle Gournay pour désigner l'ensemble des étudiants américains ayant étudié l'architecture aux Beaux-Arts : Isabelle Gournay, Elliott Pavlos, « Americans in Paris », *Journal of Architectural Education*, Vol. 38, N° 4, 1985, p. 22-26.



Fig. 5. Couverture de la pré-édition de l'ouvrage *Le Naos du Parthénon*, communiquée en 1928 à Charles Marie Windsor. Source : *Flagg papers*, Box 5, Folder 8 (Avery Library, Columbia University).

il se réfère directement à des théoriciens français, mentionnant notamment de façon explicite un passage du premier volume du *Précis* de Durand dans *Small Houses*²⁵. Néanmoins, malgré ces multiples éléments il serait erroné de considérer que les travaux de Flagg sur le module s'inscrivent dans les principes théoriques des Beaux-Arts. Son approche très stricte tranche d'ailleurs avec l'enseignement théorique qu'il a reçu à l'École : Edmond Guillaume, son professeur de théorie architecturale n'était en effet pas partisan d'une approche trop « chiffrée » de l'architecture²⁶.

Il semble que les éléments rattachant l'Américain à ce « lieu de savoir »²⁷ qu'est l'École des beaux-arts ne se situent pas dans le domaine de la théorie architecturale – si ce n'est que l'idée même d'effectuer une étude sur l'architecture classique peut être considérée comme ancrée dans l'idéal véhiculé par les Prix de Rome. La pérennité de l'inscription de Flagg dans son expérience Beaux-Arts tient plus à sa démarche théorique qu'au contenu de ses théories, mais se situe surtout sur le plan professionnel et sur celui des méthodes de travail enseignées dans la structure fondamentale qu'est l'atelier. Flagg semble ainsi particulièrement attaché aux principes de composition – comme en témoigne par exemple son utilisation du papier quadrillé, dans la lignée la tradition de l'École. Cela semble assez cohérent avec les éléments ressortant de l'expérience française de Flagg : celle-ci lui avait donné l'occasion d'élargir son réseau international tout en apprenant de nouvelles méthodes basées sur des principes certes « implicites »²⁸ mais non moins fondamentaux – la théorie de l'architecture semblant globalement être passée au second plan dans son éducation d'architecte.

Maisons américaines, maisons françaises : quels liens effectifs dans le domaine du bâti ?

La question qui se pose donc à présent est celle de la nature des liens entre les maisons américaines d'Ernest Flagg et le bâti français de la même époque – qui

25 Jean-Nicolas-Louis Durand, *Nouveau précis des leçons d'architecture données à L'École impériale polytechnique. Premier volume*, Paris, École impériale Polytechnique et Fantin, Librairie, 1813, p. 61-62.

26 Edmond Guillaume, « Discours », *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, Vol. 42, 1885, col. 252-259.

27 Selon l'expression de Christian Jacob : Christian Jacob, *Lieux de savoir : Espaces et Communautés*, Tome 1, Paris, Albin Michel, 2007.

28 Notion développée par Jacques Lucan dans son ouvrage *Composition, non-composition : Jacques Lucan, Composition, non-composition : Architecture et théories, XIX^e-XX^e siècles*, Lausanne, PPUR Presses Polytechniques, 2009.

doit être considéré en dehors des limites strictes de la capitale. En effet, lorsque sont évoquées les maisons « new-yorkaises » et « parisiennes », il est nécessaire de prendre en considération les cadres administratifs et géographiques auxquels ces termes renvoient. Ainsi, les travaux sur les « maisons à Paris » menés depuis la fin des années 1990 en France – notamment par Isabelle Montserrat-Farguell et Virginie Granval pour une étude de l'Action Artistique de Paris²⁹ ou par Luc Baboulet et de nombreux autres collaborateurs dans le cadre d'une exposition au pavillon de l'Arsenal³⁰ – considèrent Paris en tant que ville intra-muros, et n'incluent donc pas la banlieue proche et encore moins le grand Paris à leur réflexion. Or en 1898, le passage de « New York » au « Greater New York », composé de cinq *boroughs*, a deux conséquences principales. La première est que la taille de la ville passe de 59 (Manhattan) à 780 kilomètres carrés – contre environ 105 kilomètres carrés pour Paris intra-muros. La seconde est que la ville de New York désigne à partir du xx^e siècle un ensemble de réalités urbaines très différentes : il est par exemple très difficile de comparer les situations de Manhattan et de Staten Island – ce dernier *borough*, majoritairement résidentiel, ne pouvant être assimilé à un centre-ville. Ces difficultés de traduction de concepts urbains montrent bien la nécessité de mettre en regard les réalisations de Flagg avec une production « parisienne » incluant les pavillons de banlieue – bien que les termes « suburb » et « banlieue » recouvrent des réalités différentes, comme le précise le géographe Henri Vieillard-Baron³¹.

Transferts évidents, références datées et absence de dialogue : des liens hétérogènes et contrastés

Concernant les maisons de l'*upper class* à Manhattan, l'importance des « transferts »³² provenant de l'architecture française se perçoit très aisément, puisque ces demeures emploient des éléments considérés comme explicitement français par la clientèle new-yorkaise. La plupart d'entre elles imitent ainsi de façon frappante des immeubles haussmanniens particulièrement ornés – ce qui fait

29 Isabelle Montserrat-Farguell, Virginie Granval (dir.), *Hameaux, villas et cités de Paris*, Paris, Action artistique de la ville de Paris, 1998.

30 Luc Baboulet (dir.), *Le Paris des maisons. Objets trouvés* [exposition, Pavillon de l'Arsenal, mars 2004], Paris, Éditions du Pavillon de l'Arsenal, 2004.

31 Henri Vieillard-Baron, « Des banlieues françaises aux périphéries américaines : du mythe à l'impossible confrontation ? », *Hérodote*, Vol. 3, N° 122, 2006, p. 10.

32 Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres* [en ligne], Vol. 1, 2013.

écho aux références architecturales bourgeoises présentées par Flagg dans un article publié en 1894 à son retour de Paris³³.

En ce qui concerne sa production à Staten Island, ses références françaises dépendent des sous-catégories de la *middle-class* auxquelles sont destinées les bâtisses. Pour « Stone Court », sa demeure personnelle et la plus cossue du lot, c'est l'attention portée à la symétrie générale du plan qui permet d'établir un lien – quoique ténu – avec l'architecture française, plus que l'apparence de la maison principale. Celle-ci emprunte en effet ses éléments principaux, tels que les deux hautes cheminées ou le porche, à l'architecture coloniale américaine. Quant aux autres propriétés, nombre d'entre elles présentent un caractère plus « continental » et une moindre symétrie – bien que Flagg continue à lui accorder de l'importance, en mentionnant notamment l'art topiaire et les jardins à la française dans *Small houses*. Au-delà de leur plan, ces propriétés semblent comporter des références à l'architecture vernaculaire française – plus particulièrement aux habitations en pierre que l'on peut retrouver en Bretagne dès la période médiévale, ainsi qu'en Normandie. Nous posons ici l'hypothèse que l'origine de ces références est double. D'une part, Flagg a sûrement pu étudier directement des habitations bretonnes et normandes lors de son voyage de 1908 en Europe. D'autre part, au-delà de ses observations personnelles, l'architecte s'inscrit dans une longue tradition d'interprétation de l'architecture vernaculaire française aux États-Unis. Celle-ci commence dès les premiers *settlements* du xvii^e siècle, par exemple à New Paltz (État de New York), ville fondée en 1678 par des réfugiés Huguenots³⁴, où l'on retrouve des habitations présentant de fortes ressemblances avec les maisons construites par Flagg à Staten Island. Notons toutefois que l'architecte ajoute également à ces structures des éléments rappelant, une fois encore, l'architecture coloniale des États-Unis.

À la même époque, dans le département de la Seine, la production de logements individuels prend elle aussi en compte certaines traditions régionalistes françaises mais pas de manière aussi littérale. De plus, ce sont souvent d'autres éléments qui sont utilisés en référence à l'architecture normande, tels que les colombages – alors que Flagg n'en fait nullement usage à Staten Island. En somme, si les maisons qu'il construit à Todt Hill se situent dans un lignage volontairement français, celui-ci est daté, réinterprété et ne constitue pas une preuve de dialogues ou de transferts entre la France et les États-Unis dans le domaine des maisons individuelles au début du xx^e siècle.

33 Ernest Flagg, « The Influence of the French School on Architecture in the United States », *The Architectural Record*, Vol. IV, octobre-décembre 1894, p. 210-228.

34 Paula Wheeler Carlo, *Huguenot Refugees in Colonial New York: Becoming American in the Hudson Valley*, Eastbourne, Sussex Academic Press, 2005.

En ce qui concerne les habitations ouvrières, Flagg ne fait, dans son article « Housing of the Workingmen », aucune référence directe à la France. Dans le cas du « Sun Village », le seul élément pouvant être considéré comme découlant potentiellement de son expérience parisienne est l'attention au plan du site, qu'il souhaite visiblement éloigner du système de *Grid*, en créant des « *pockets* » et autres cours pour rendre l'ensemble plus adapté aux enfants³⁵. À l'étude de ce plan, on constate que Flagg, s'il ne rompt pas totalement avec les lignes droites, prend soin de ménager des espaces publics ouverts et n'adopte pas de plan hippodamien sur la totalité du site. Quant à l'architecture des maisons, les rares clichés conservés montrent qu'aucun élément précis de leur apparence ne fait écho à l'architecture française – l'utilisation de porches rappelant notamment plutôt l'architecture coloniale américaine. Concernant leurs plans, il est intéressant de constater que Flagg en propose au moins quatre types³⁶, ce qui n'est pas sans rappeler le fonctionnement de nombreux lotissements parisiens, où plusieurs plans-type étaient souvent édités par l'architecte. Néanmoins, dans le cas du « Sun Village » cette différenciation n'était pas destinée à laisser un choix aux futurs habitants – à l'inverse de la démarche d'architectes comme Jacques Bonnier dans le lotissement HBM du Square Montsouris (Paris, xiv^e arrondissement)³⁷.

Conclusion : vers un renversement ?

Ainsi, bien que l'expérience Beaux-Arts d'Ernest Flagg l'ait profondément marqué sur le plan théorique, et continue à l'accompagner sur le plan des réseaux professionnels, sa production bâtie dans le domaine des petites maisons individuelles semble ne s'inscrire dans aucun dialogue direct avec la production de maisons individuelles en France à la même époque. Dans les cas des demeures de l'*upper class* à Manhattan comme des habitations de Staten Island, s'il utilise bien des références à l'architecture française, celles-ci se transforment pour devenir une version américaine d'éléments architecturaux identifiés comme français. Il n'y a certes pas lieu de s'en étonner, puisqu'il semble logique voire stratégique pour Flagg d'adopter des codes proprement américains afin de mettre en valeur sa production auprès de sa clientèle locale. Ce mouvement

35 Ernest Flagg, « Housing of the Workingmen », *Architecture*, Vol. XXXVIII, octobre 1918, p. 269.

36 On trouve ainsi dans « Housing of the Workingmen » la mention de trois types de plan « A », « B » et « E », ainsi que l'élévation de maisons de type « G » – ce qui laisse à penser qu'au moins sept types étaient proposés.

37 Lucie Prohin, *Les maisons HBM du Square Montsouris. Un exemple de lotissement entre intégration(s) et singularisation(s)*, Master 1 Recherche en histoire de l'architecture sous la direction de Jean-Philippe Garric, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2017-2018.

fait ainsi écho au concept de « réinterprétation » développé par Michel Espagne et permet notamment de saisir en quoi l'expression « Beaux-Arts », si souvent utilisée à New York, désigne aux États-Unis une réalité architecturale parfois bien différente de la France. Quant à la production de maisons ouvrières de Flagg, celles-ci ne partagent que peu d'éléments – et, du reste, fortuitement – avec les lotissements HBM parisiens ou même avec des opérations de cités ouvrières françaises plus anciennes.

Il est d'ailleurs intéressant de constater que dans le domaine des « petites maisons », les articles et ouvrages américains de l'époque tendent à regarder vers le passé de la France, tandis que cette dernière se tourne vers le futur de la maison américaine. Cette dynamique annonce un renversement qui se vérifie dans la production de *middle-class apartment houses* d'Ernest Flagg dans les années 1930.

Travail universitaire dont est tiré cet article : Lucie Prohin, *Ernest Flagg (1857-1947), élève des Beaux-Arts et architecte du logement populaire new-yorkais*, Master 2 Recherche en histoire de l'architecture sous la direction de Jean-Philippe Garric, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne – Columbia University in the City of New York (*dual degree*), 2018-2019.
